

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal du marquis de Dangeau



Philippe de Courcillon, marquis de Dangeau (1638-1720)

Issu d'une famille noble du Maine remontant au XIV^e siècle, passée à la Réforme au XVI^e siècle, il se convertit dans sa jeunesse au catholicisme. Après une carrière militaire débutée auprès de Turenne et du jeune Louis XIV, il devient gouverneur de Touraine (1666), se voit confier des missions diplomatiques auprès de l'électeur Palatin (1671) à Trèves et à Mayence (1672-1673), à Modène et à Londres (1673). Il est nommé menin du Dauphin (1680), chevalier d'honneur de la dauphine de Bavière (1685) puis de la duchesse de Bourgogne (1696). Il est distingué des titres et dignités de conseiller d'État (1696), chevalier de l'ordre du Saint-Esprit (1688), grand maître de l'ordre de Saint-Lazare et du Mont-Carmel (1693). Honoré d'un brevet d'entrée (1670), il dispose également d'un logement au château de Versailles.

Son journal, écrit de 1684 à 1720, constitue une chronique quotidienne de la cour. En 1729, le duc de Luynes communique le journal de Dangeau, son grand-père, à Saint-Simon qui, après annotation de 1729 à 1738, le juge assez fade. Pourtant les additions qu'il y apporte constitueront en partie la base de ses propres mémoires.

Apprécié pour sa grande culture, Dangeau recevait tous les mardis dans son hôtel parisien des hommes de lettres et des savants. Il est honoré des titres de membre de l'Académie française (1667) et de protecteur de l'Académie royale d'Arles (1687). Membre honoraire de l'Académie des sciences (1704), il en devient le président en 1706. Cette distinction ne traduit pourtant pas un intérêt particulier pour les pratiques savantes, mais son journal, donne quelques informations précieuses sur l'organisation de la compagnie.

Dangeau fait état des nominations des nouveaux membres de l'Académie et des études menées par celle-ci, telles les recherches entreprises sur le procédé qui permet de rendre l'eau de mer potable. Soucieux du fonctionnement de l'Académie, il ne cache pas son inquiétude en 1694, lorsque le roi, contraint à des efforts budgétaires en pleine guerre de la ligue d'Augsbourg, « ne paye plus l'Académie des sciences ». Il souligne la protection que le duc d'Orléans apporte à l'Académie dès le début de la Régence et mentionne la visite du jeune Louis XV à l'institution en 1719. Enfin, il nous révèle des aspects du déroulement des séances, et nous apprend par exemple qu'une tribune pour les dames est installée pour les assemblées de l'Académie des sciences et de celle des inscriptions, ce qui ne se faisait pas à l'Académie française. Il est le seul mémorialiste de son époque à parler des innovations scientifiques présentées au roi et à la cour, telle l'expérience d'une bougie qui éclaire assez pour lire d'un bout à l'autre de la Petite Galerie de Versailles en 1696 ou la démonstration d'une « machine portative » avec laquelle « une seule personne élève plus de quatre à cinq pesants ». Il nous présente l'image d'un Louis XIV protecteur des sciences. C'est encore lui qui nous éclaire sur le goût du duc de Bourgogne pour l'astronomie. Concernant les savants,

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal du marquis de Dangeau



il se montre très attentif aux pensions versées aux médecins et chirurgiens et aux faveurs qui leur sont accordées. Tout comme Sourches, il parle assez longuement de la disgrâce de Daquin.

Journal du marquis de Dangeau, avec les additions du duc de Saint-Simon, éd. par E. Soulié, L. Dussieux, P. de Chennevières, Paris, Firmin Didot, 1854-1860, 19 vol.

Tome 1, p. 25

13 Juin 1684, à Versailles,

Le roi et Monseigneur allèrent à Marly qu'on trouva fort avancé ; ensuite on passa aux regards de M. Deville pour voir arriver les eaux [...]

Tome 1, p. 36

1er Juillet 1684, à Versailles,

Il y eut une grande éclipse entre deux et trois heures après midi.

Tome 1, p. 54

7 septembre 1684, à Versailles,

Le roi et Monseigneur allèrent voir la machine de M. de Ville et les aqueducs qui doivent mener l'eau jusqu'à la butte de Montboron ; au retour, le roi passa à Marly, où l'on trouva beaucoup de bâtiments nouveaux

Tome 1, p. 60

17 octobre 1684, à Fontainebleau,

J'appris le mariage de la fille de Félix, premier chirurgien du roi, avec M. du Martret, lieutenant particulier de Paris.

Tome 1, p. 116

31 Janvier 1685, à Versailles,

Le roi a fait de beaux présents aux mandarins, et ils ont acheté beaucoup de curiosités de France pour le roi de Siam. Ce dont ils ont été les plus curieux a été de glaces et d'émaux. Ils emportent un très grand nombre de belles glaces pour une galerie que leur roi a fait bâtir nouvellement.

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal du marquis de Dangeau



Tome 1, p. 124

20 février 1685, à Versailles,

M. de Louvois partit hier pour aller à Maintenon et à Pontgouin voir les ouvrages qu'il faut faire pour amener ici la rivière d'Eure ; il mène avec lui Chanley et de Ville, et trouvera là Vauban et Mesgrigny, qui y sont depuis quinze jours à examiner tout ce qui peut faciliter et avancer ce dessein-là.

Tome 1, p. 144

30 mars 1685, à Versailles,

M. Slus, chanoine de Liège donne par son testament une bibliothèque fort curieuse et beaucoup d'instruments de mathématiques rares à M. le cardinal de Bouillon [...]

Tome 1 p. 163

28 avril 1685, à Versailles,

Nous nous promenâmes longtemps dans le potager, et sûmes que le roi ne donnoit plus que 2.000 francs de pension à M. de la Quintinie, et qu'il avoit fait un marché avec lui pour toute la dépense du potager ; il lui donne 18.000 francs par an pour tous les jardiniers et tous les frais qu'il faut faire.

Tome 1, p. 204

10 août 1685, à Versailles,

Le roi alla se promener à cheval à la machine de M. Deville, et fit presque tout le tour de son grand parc. [...]

15 août 1685, à Versailles, (tome 1, p. 206)

Le roi donna l'évêché d'Aire à l'abbé de Bezons, l'évêché de Riez à l'abbé Desmarest, tous deux agents du clergé ; il donna aussi l'abbaye de Gimont, diocèse d'Auch, à l'archevêque de Toulouse, et le prieuré de Boucachard, diocèse de Rouen, à l'abbé de Brochan, beau-frère de Félix, son premier chirurgien, l'abbaye de la Virginité à la sœur de Grandchamp.

Tome 1, p. 252

14 novembre 1685, à Versailles,

Le roi partit de Chilly à dix heures, et arriva ici entre deux et trois. Après avoir dîné au Plessis-Piquet. En descendant de carrosse, il monta à cheval pour aller voir l'eau qui entre dans le réservoir de la butte de Montboron par le nouvel aqueduc ; ensuite il se promena dans l'orangerie [...]

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal du marquis de Dangeau



Tome 1, p. 276

4 janvier 1686, à Versailles,

Il y eu tout cet hiver des troupes auprès de Maintenon ; elles y demeureront. Le marquis d'Uxelles, maréchal de camp, les commande ; il a sous lui Launbanie, lieutenant-colonel du régiment de la Sarre, qui fait la fonction de major général, la Coudraye, commissaire, fait celle d'intendant. Ces troupes sont là pour travailler à l'aqueduc de Maintenon, qui doit conduire les eaux de la rivière d'Eure à Versailles. [...]

Tome 1, p. 322

19 avril 1686, à Versailles,

Le roi se promena assez longtemps à pied dans ses jardins, et prit plaisir de montrer quelques fontaines nouvelles à Vauban qui revient de Languedoc examiner le canal pour la jonction des mers ; il a trouvé cet ouvrage-là fort beau, et propose des moyens de le rendre très navigable, et par conséquent très utile. [...]

Tome 1, p. 356-357

3 juillet 1686, à Versailles,

Le roi a donné 100 000 francs à M. Deville, qui a fait la machine qui élève la rivière de Seine, et, outre cela, S. M. lui a augmenté sa pension de 2,000 francs ; si bien qu'il a 8,000 francs de pension, car il y a déjà quatre ou cinq ans qu'il a 2,000 écus.

Tome 1, p. 360

12 juillet 1686, à Maintenon,

Le roi dîna avant la messe, et, en sortant de la chapelle, il monta en carrosse et partit pour aller coucher à Maintenon, d'où il ne reviendra que lundi. S.M. doit, en chemin, visiter les travaux qu'on fait pour faire venir ici la rivière d'Eure. [...]

Tome 1, p. 417-418

18 novembre 1686, à Versailles,

Sur les sept heures du matin, le roi se fit faire la grande opération pour rendre sa guérison plus sûre, et las de porter un mal qui l'incommodeoit, mais où il n'y avoit pourtant aucun danger ; cette résolution-là a surpris tout le monde ; elle étoit prise, il y a six semaines, et personne ne le savoit que M. de Louvois, Madame de Maintenon, le P. de la Chaise, le premier médecin Fagon et Félix ; le roi en avoit dit quelque chose à Fontainebleau à M. de la Rochefoucault. Il a souffert toute l'opération avec une patience admirable ; on lui

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal du marquis de Dangeau



a donné deux coups de bistouri et huit coups de ciseaux sans qu'il lui soit échappé le moindre mot. Félix avoit fait faire un instrument d'une manière nouvelle, qu'il avoit essayé sur différents malades, et cela a épargné encore quelques coups de ciseaux. Dès que l'opération fut faite, le roi l'envoya dire à Monseigneur qui étoit à la chasse, à madame la Dauphine, dès qu'elle fut éveillée, à Monsieur et à Madame qui étoient à Paris, à M. le Prince et à M. le Duc qui étoient à Fontainebleau, auprès de madame de Bourbon, leur défendant de venir. Dès l'après dînée, le roi tint le conseil, vit beaucoup de courtisans, et voulut qu'il y eût appartement et que l'on commençât le grand jeu de reversi qu'il avoit ordonné à Fontainebleau : le Premier tint son jeu. Madame de Montespan partit en diligence pour venir trouver le roi, mais ayant appris à Essonne que le roi s'en portoit très-bien, elle retourna auprès de madame de Bourbon ; Monseigneur, apprenant la nouvelle, quitta la chasse dans l'instant et revint ici à toute bride et en pleurant.

Tome 1, p. 418

19 novembre 1686, à Versailles,

[Après l'opération de la fistule] Le roi a vu beaucoup de courtisans à sa messe et quand on lui a porté ses bouillons. Il est fort tranquille ; il entretient tout le monde et se remue dans son lit comme s'il n'avoit rien souffert. Il a tenu son conseil à l'ordinaire et a vu les ministres étrangers qui sont venus le complimenter.

Tome 2, p. 2

4 janvier 1687, à Versailles

Le roi a donné au fils de M. Daquin, son premier médecin, l'abbaye qu'avoit l'abbé de Coligny dans Reims ; elle vaut 13 à 14,000 francs. L'abbé Daquin rend une petite abbaye qu'il avoit dans le diocèse de Luçon, et le roi charge cette petite abbaye de 2,000 francs de pension, que Daquin a obtenus pour un de ses cadets et pour un précepteur de ses enfants.

Tome 2, p. 11

22 janvier 1687, à Marly

Le roi, après son dîner, alla se promener à la machine de M. Deville ; il avoit dans son carrosse Monsieur, Madame, mesdames de Montespan, de Maintenon et de Thianges.

Tome 2, p. 30

24 mars 1687, à Versailles

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal du marquis de Dangeau



L'abbé de Montal s'est marié ; il avoit deux abbayes dont le roi a disposé : celle de Chabrice a été donnée à Fagon, fils du premier médecin de la feue reine ; celle de Rigny au frère de liraïs, gendre de Montal.

Tome 2, p. 48

9 juin 1687, à Versailles

On sut que le roi avoit donné 100,000 francs à M. Daquin, son premier médecin ; 80,000 francs à Fagon, premier médecin de la feue reine. Il y avoit déjà quelque temps qu'il avoit ordonné à M. le contrôleur général de faire chercher une terre de 50,000 écus qu'il veut donner à Félix, son premier chirurgien, pour les bons secours qu'il a reçus d'eux dans sa maladie.

Tome 2, p. 130

17 avril 1688, à Versailles

Le roi fit ses dévotions à la paroisse et toucha les malades. Il a donné l'abbaye de Mézières, diocèse de Châlon-sur-Saône, à l'évêque de Châlon, frère de Félix, premier chirurgien ; elle vaquoit par la mort de M. Gendron ; l'abbaye de Bourgmoyn de Blois, vacante par la mort de l'abbé d'Herbault, à l'abbé Phéliqueaux, agent du clergé ; l'abbaye de Lavieu-ville, en Bretagne, à l'abbé Bidal, frère de Asfeld ; l'abbaye du Luc, en Gascogne, à l'évêque d'Oléron ; l'abbaye de Saint-Paul de Sens à l'abbé Charlan, précepteur du fils de M. Bontems ; l'abbaye de Saint-Laurent, diocèse d'Auxerre, à un abbé Daquin, frère du premier médecin ; l'abbaye de Cagnotte, diocèse de Dax, à l'abbé Léger, frère de mademoiselle Léger, qui est auprès de madame de Marsan (c'est M. de Marsan qui l'a demandée au roi) ; l'abbaye de Valence, diocèse de Poitiers, à l'abbé de Rabereuil, grand vicaire de l'évêque de Poitiers ; l'abbaye de Chelles, près de Paris, à madame de Brissac, qui en avoit été abbesse, et qui, en la résignant à madame de Fontanges, s'étoit réservée 8,000 livres de pension.

Tome 2, p. 151

7 juillet 1688, à Marly

Le roi a donné à M. Félix, son premier chirurgien, sa vie durant, la terre des Moulineaux, qui est dans le parc de Versailles, et qui est joliment bâtie.

Tome 2, p. 153

19 juillet 1688, à Marly

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal du marquis de Dangeau



M. de Chateaurenard, fils de M. Daquin, premier médecin du roi, a été nommé à l'intendance de Moulins.

Tome 2, p. 160

22 août 1688, à Versailles

Les Hollandais font des levées. Sur cette nouvelle, le roi a donné ses ordres pour lever 6,000 chevaux et 10,000 hommes de pied. Le camp de la rivière d'Eure est levé ; le maréchal d'Humières, qui revoit des bains d'Aix-le-Chapelle, a reçu ordre de partir pour aller en Flandre.

Tome 2, p. 215

23 novembre 1688 à Versailles

Les États de Languedoc, assemblés à Nîmes, ont accordé au roi 2,080,000 livres de don gratuit, 150,000 livres pour travailler au canal de communication des deux mers, et 150,000 livres pour achever de payer la dépense des forts que S. M. a fait construire dans la province.

Tome 2, p. 366

3 avril 1689, à Versailles

[Note de Saint-Simon sur le chevalier du Temple]

*Ce chevalier du Temple [secrétaire de la guerre du prince d'Orange] avoit beaucoup d'esprit et une érudition fort vaste, avec cela de fort bonne compagnie. Plusieurs ouvrages qu'il a laissés l'ont beaucoup fait connoître. Causant un jour avec M. de Chevreuse dans une embrasure de fenêtre de la galerie de Versailles et raisonnant sur les mécaniques et les machines, Temple qui vouloit dîner, et qui s'apercevoit que la conversation le menoit fort tard, s'écria tout d'un coup : « Oh ! La belle machine, Monsieur, qu'un tourne-broche ! C'est la plus parfaite que je connoisse à l'heure qu'il est » et là-dessus lui fit la révérence et le quitta. Il en fit le conte à dîner, qui réjouit bientôt toute la cour, qui connoissoit M. de Chevreuse pour un homme qui aimoit bien plus à raisonner qu'à manger, et qui n'avoit jamais su en sa vie quelle heure il étoit.

Tome 2, p. 415

20 juin 1689, à Versailles

Madame la Dauphine est assez contente des remèdes de l'abbé de Belzé, et se trouve un peu soulagée ; pas un médecin ni apothicaire de la cour ne sait ce qui entre dans ces remèdes.

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal du marquis de Dangeau



Tome 3, p. 105-106

23 avril 1690, à Marly

Le roi et Monseigneur demeureront à Marly jusqu'à ce qu'on ait emporté de Versailles le corps de la Dauphine. Le roi a donné à mademoiselle Bezzola 4,000 livres de pension ; elle se retire dans un couvent en France. Il a été réglé que les évêques qui viennent garder le corps de madame la Dauphine auront des chaises à dos, parce qu'ils en eurent à la reine ; l'ordre avoit été donné d'abord qu'ils n'eussent que des tabourets. Le roi a réglé qu'on porteroit le cœur de madame la Dauphine au Val-de-Grâce, où sont ceux de la reine-mère, et de la reine, et celui de Madame. Quand on y apporta le cœur de la reine-mère et celui de la reine, il y eut cinq princesses du sang pour l'accompagner, et à celui de Madame il n'y en eut qu'une. Sur cela le roi a décidé qu'il y en auroit trois pour celui de madame la Dauphine. Les maîtres des cérémonies disoient qu'on ne devoit pas tendre de noir la porte de l'avant-cour ni celle de la cour, parce qu'on ne doit tendre que pour le maître ou la maîtresse de la maison ; mais le roi a voulu qu'on tendit pour madame la Dauphine comme pour la reine, excepté qu'à ces portes il n'y a point d'écusson aux armoiries de la défunte. Il y en a aux autres qui sont sur les degrés, dans les salles des gardes et dans les antichambres, sur les portes ou sur le cintre du degré, et deux rangs tout autour de la chambre où est le corps. À l'entour du corps il y a à peu près cent chandeliers en deux rangs, comme il y en avoit pour la reine, et quatre sur chacun des deux autels. Les agents du clergé sont ici ; ils avertissent les évêques de venir garder le corps de madame la Dauphine tour à tour. Il y a ordinairement deux évêques sacrés, et deux évêques nommés ; ils demeurent depuis huit heures du matin jusqu'à midi. Il en revient quatre autres l'après-dinée. Quand les évêques viennent pour donner de l'eau bénite, les hérauts d'armes leur donnent des carreaux ; on avoit dit qu'ils n'en devoient point avoir. Le roi a fait dire par le premier médecin à M. Dionis, premier chirurgien de madame la Dauphine, qu'il lui continuoit ses appointements, et qu'il vouloit qu'il demeurât toujours à Versailles. Monseigneur a pris le deuil aujourd'hui et toute la cour aussi.

Tome 3, p. 295

5 mars 1691, à Marly

M. de Villayer* mourut à Paris ; il étoit doyen du conseil et un des quarante de l'Académie françoise. M. Pussort est présentement doyen du conseil. Le doyen a 10,200 livres d'appointements, qui est le double des autres conseillers d'État. [...]

[Note de Saint-Simon:]

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal du marquis de Dangeau



*Ce bonhomme Villayer étoit plein d'inventions singulières, et avoit beaucoup d'esprit. C'est peut-être à lui qu'on doit celle des pendules et des montres à répétition pour en avoir excité le désir. Il avoit disposé à sa portée dans son lit une horloge avec un fort grand cadran, dont les chiffres des heures étoient creux et remplis d'épices différentes, en sorte que, conduisant son doigt le long de l'aiguille sur l'heure qu'elle marquoit ou au plus près de la division de l'heure, il goûtait ensuite, et par le goût et la mémoire connoissoit la nuit l'heure qu'il étoit. C'est lui aussi qui a inventé ces chaises volantes, qui par des contre-poids montent et descendent seules entre deux murs à l'étage qu'on veut, en s'asseyant dedans par le seul poids du corps et s'arrêtant où l'on veut. M. le Prince s'en est fort servi à Paris et à Chantilly. Madame la Duchesse, sa belle-fille et fille du roi, en voulut avoir une de même pour sou entresol à Versailles, et voulant y monter un soir, la machine manqua et s'arrêta à mi-chemin, eu sorte qu'avant qu'on pût l'entendre et la secourir en rompant le mur, elle y demeura bien trois bonnes heures engagée. Cette aventure la corrigea de la voiture, et en a fait passer la mode.

Tome 3, p. 363

15 juillet 1691, à Versailles

[Note de Saint-Simon sur la mort de Louvois] [...] Le département de Louvois étoit la guerre, et il se trouvoit vis-à-vis d'un autre ministre (Colbert), le plus grand génie qui ait peut-être jamais paru en France pour le ministère où il étoit employé, qui étoit les finances, le commerce, la marine, les manufactures, les sciences, les bâtiments publics non militaires et les bâtiments du roi [...].

Tome 4, p. 202

23 novembre 1692, à Versailles

Le fils de M. Daquin, premier médecin, qui est capitaine aux gardes, a épousé une fille de Titon, celui qui fournit des armes à toutes les troupes, et le roi fait un présent à la mariée, qui vaut 2,000 pistoles.

Tome 4, p. 319

9 juillet 1695, à Marly

Madame a toujours bu à la glace ; ses fenêtres sont ouvertes ; elle change de linge quatre fois le jour, ne veut point être saignée, ne veut point d'autre médecin que le sien ; elle prend beaucoup de poudre de Kent, et se porte aussi bien qu'on le peut en l'état où elle est.

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal du marquis de Dangeau



Tome 4, p. 388-389

2 novembre 1693, à Marly

Le roi, ce matin, a envoyé M. de Pontchartrain à M. Daquin*, son premier médecin, pour lui porter ordre de se retirer, le roi étant mal content de sa conduite, et défense à lui de se présenter devant le roi ni de lui écrire. Il ordonne aussi au petit Daquin, son frère, qui étoit médecin ordinaire, de se défaire de la charge qu'il avoit achetée. Le roi a dit à son lever à M. Fagon qu'il le faisoit son premier médecin. Cet événement-là a fort surpris les courtisans, qui croyoient tous que M. Daquin étoit fort bien à la cour. Le roi lui a fait dire par M. de Pontchartrain qu'il lui donnoit 2,000 écus de pension.

[...] [Note de Saint-Simon sur Daquin, p. 390 :]

*Daquin étoit fort ignorant et fort intéressé, et devoit sa fortune à madame de Montespan. Sa faveur avoit toujours paru la même ; mais le roi se lassoit de lui, et étoit poussé par madame de Maintenon pour Fagon, qui avoit eu soin des enfants du roi, pendant qu'elle étoit gouvernante, et qu'elle avoit depuis fait premier médecin des enfants de France. Daquin s'acheva de perdre en pressant trop le roi de donner à son fils, agent du clergé, l'archevêché de Tours. On remarqua que la veille qu'il fut chassé, le roi lui parla pendant tout son souper et le traita à merveille. L'ordre étoit donné à Ponchartrain de l'aller congédier avant le lever. Cet abbé Daquin mourut évêque de Séez, et avoit beaucoup d'esprit, de savoir et d'application, très bon évêque, mais voulant dominer. Fagon étoit le plus savant homme en tout genre de science de son métier qu'il y eût, et le plus grand médecin ; savoit beaucoup d'autres choses, avoit infiniment d'esprit et d'agrément dans l'esprit ; excellent courtisan, fort respectueux envers les seigneurs et le demeura dans la grande considération où il parvint ; point intéressé, mais dominateur despotiquement des médecins et de la médecine ; une figure hideuse, un accoutrement singulier, et singulier en tout son vivre, asthmatique, bossu et une grande connaissance des gens qui lui arrachoient quelquefois des apophtègmes.

Tome 4, p. 388-389

9 novembre 1693, à Versailles

Le Roi a donné une pension de 1,000 écus à M. Daquin, qui étoit son médecin ordinaire et frère de son premier médecin, parce qu'il sort fort pauvre de sa charge.

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal du marquis de Dangeau



Tome 4, p. 403

27 novembre 1693, à Versailles

On a mis M. Duchesne, médecin, auprès de messeigneurs les enfants, en la place qu'avoit M. Fagon. M. Bourdelot a acheté la charge d'ordinaire qu'avoit Daquin, et on donne 1,000 écus de pension au fils de M. Dodart pour être médecin suivant la cour, comme étoit M. Ceron.

Tome 5, p. 10

11 mai 1694, à Trianon

Il n'y a d'hommes logés à Trianon que le chambellan, le premier gentilhomme de la chambre et le premier médecin.

Tome 5, p. 12

15 mai 1694, à Trianon

Le roi fait encore d'autres retranchements. Il y a déjà quelque temps qu'on a donné congé à tous les ouvriers des Gobelins et qu'on ne paye plus l'Académie des sciences et la petite académie que M. Bignon avoit fait établir pour la description des arts.

Tome 5, p. 415

23 mai 1696, à Versailles

M. Daquin, ci-devant premier médecin du roi, est mort à Vichy ; il n'avoit pris des eaux qu'un jour.

Tome 5, p. 418

30 mai 1696, à Marly

On a su que la reine d'Espagne étoit morte la nuit du 10 au 17 pendant l'éclipse ; les Espagnols ont fait une attention fort grande à cette circonstance.

Tome 5, p. 473

22 septembre 1696, à Marly

Le roi vint ici après son dîner. Hier au soir, à Versailles, il vit faire dans son petit appartement l'expérience d'une bougie qui éclaire assez pour lire d'un bout à l'autre de la galerie. Il vit aussi une machine simple et portative avec laquelle une seule personne élève plus de quatre à cinq milliers pesants.

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal du marquis de Dangeau



Tome 6, p. 30

15 novembre 1696, à Meudon

Le roi dit, ces jours passés, à la princesse que toutes les princesses avoient des ménageries à l'entour de Versailles, et qu'il vouloit lui en donner une bien plus belle que celles des autres, et que pour cela il lui donnoit la véritable ménagerie, qui est la Ménagerie de Versailles.

Tome 6, p. 332

20 avril 1698, à Versailles

Hier, au conseil de finances, le roi m'accorda le don pour faire travailler à un canal qui communiquera la Meuse à la Seine par l'Aisne et l'Oise.

Tome 6, p. 397

15 août 1698, à Versailles

L'abbaye de Saint-Méen, vacante par la mort de l'abbé de Courcelles, a été donnée à l'abbé Fagon, fils du premier médecin.

Tome 7, p. 172-173

20 octobre 1699, à Versailles

Le roi donne à M. Duchesne, qui servoit de médecin auprès de messeigneurs les princes, les mêmes appointements que M. Petit a pour être auprès de Monseigneur, et présentement il sera premier médecin de monseigneur le duc de Bourgogne.

Tome 7, p. 259

18 février 1700, à Marly

Le roi se promena un peu dans ses jardins malgré le vilain temps. Le roi et la reine d'Angleterre vinrent ici sur les sept heures ; ils furent enfermés quelque temps avec le roi et puis ils entrèrent ensemble dans le salon. On dansa jusqu'au souper ; il y eut une mascarade de Monseigneur avec madame la princesse de Conty, qui fut fort jolie. Les dames de cette mascarade étoient mesdames d'Épinoy, de Villequier et de Châtillon. Il y avoit plusieurs courtisans masqués avec Monseigneur. Le sujet de cette mascarade étoit le Grand Seigneur avec les animaux de sa ménagerie.

Tome 7, p. 273

14 mars 1700, à Versailles

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal du marquis de Dangeau



Le roi a accordé un privilège à un gentilhomme provençal de la maison de Boyers-Bandols qui prétend avoir trouvé le mouvement perpétuel, et il fait travailler actuellement à une pendule dont il fera présent au roi et qu'il ne faudra jamais monter.

Tome 7, p. 440

30 novembre 1700, à Versailles

Le roi d'Espagne emmène pour premier médecin Michelet, qui a beaucoup de réputation à Paris ; son premier valet de chambre, son premier valet de garde-robe, écuyer, Louville, un des gentilshommes de la manche, le suivent, et on compte qu'ils demeureront en Espagne. Il emmène des chirurgiens, des apothicaires et beaucoup d'officiers pour la bouche.

Tome 8, p. 51

7 mars 1701, à Versailles

On a eu des lettres de nos princes, qui étoient à Nîmes le 1^{er} de ce mois. Ils ont été reçus à Montpellier avec de grandes démonstrations de joie des peuples, comme partout ailleurs, et trouvèrent, quelques jours avant que d'y arriver, des barques magnifiques sur le canal pour la jonction des deux mers, où ils s'embarquèrent.

Tome 8, p. 145

9 juillet 1701, à Trianon

M. le duc d'Orléans y vient aussi tous les jours, soupe avec le roi et retourne coucher à Versailles. Il a retenu pour son confesseur le P. du Trévoux, qui étoit confesseur de Monsieur, et a pris pour son premier médecin le jeune Dodart, à qui il donne 2,000 écus de pension. Il laisse 4,000 francs de pension à du Chénay, qui étoit premier médecin de Monsieur, et le jeune Dodart garde 4,000 francs qu'il avoit comme médecin de Saint-Cyr et de la ville de Versailles.

Tome 8, p. 403

30 avril 1702, à Trianon

Ces jours passés il périt, auprès de la machine [de Marly], un grand bateau chargé richement d'épiceries ; les échevins de la ville de Paris ont remontré au roi le dommage que font à la navigation les ouvrages qui y ont été faits du temps de M. de Louvois, et S.M. y a envoyé Mansart et Deville pour voir quels ouvrages on peut faire dans la rivière pour remédier à ces inconvénients-là.

Tome 8, p. 495

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal du marquis de Dangeau



7 septembre 1702, à Versailles

M. l'évêque de Senlis fut reçu à l'Académie ; M. Chamillart, son frère, étoit à la réception. On avoit pratiqué dans un cabinet voisin de la salle où se font les réceptions une tribune pour les dames ; il n'y en avoit jamais eu à aucune assemblée de l'Académie françoise, mais seulement à celles de l'Académie des sciences et des inscriptions.

Tome 9, p. 7

8 octobre 1702, à Fontainebleau

M. Petit, premier médecin de Monseigneur, est mort. Le roi a donné la charge à Boudin, qui la faisoit il y a déjà longtemps, M. Petit étant trop vieux pour suivre Monseigneur ; cette charge vaut 14 ou 15,000 livres de rente.

Tome 9, p. 195

25 mai 1703, à Versailles

M. Félix, premier chirurgien du roi, mourut aux Moulineaux. S. M. le regrette fort ; c'étoit le plus habile homme de sa profession, et il avoit beaucoup de mérite d'ailleurs.

Tome 9, p. 212

13 juin 1703, à Versailles

Le roi a choisi Maréchal pour remplir la charge de premier chirurgien vacante par la mort de M. Félix, que S.M et toute la cour regrettent fort.

Tome 9, p. 218

21 juin 1703, à Marly

Le roi a donné 1,000 écus de pension à la veuve de M. Félix, et autant à son fils, qui est contrôleur général de la maison du roi.

Tome 9, p. 233

7 juillet 1703, à Versailles

Le roi ne revint de Marly qu'à la nuit, il se promena à Marly jusqu'à sept heures ; il y change quelque chose aux deux sixièmes pavillons ; il en perd les logements pour y placer les deux globes du père Coronelli que le cardinal d'Estrées a donnés à S.M.

Tome 9, p. 402

8 Janvier 1704, à Marly

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal du marquis de Dangeau



M. le maréchal de Villars, qui étoit allé en Normandie, a trouvé à son retour que la cour étoit ici ; il a fait demander au roi permission de coucher chez Deville à la machine, et de venir passer les journées ici, comme les courtisans qui sont à Luciennes [Louveciennes] y viennent ce voyage ; le roi l'a trouvé bon, mais il ne veut pas que cela tire à conséquence pour personne.

Tome 9, p. 426

5 février 1704, à Marly

M. de l'Hôpital, marquis de Sainte-Mesme, vice-président de l'Académie royale des sciences, mourut ces jours passés à Paris ; c'étoit le plus savant et le plus fameux homme de notre siècle dans toutes les parties des mathématiques, surtout dans la géométrie.

Tome 9, p. 449

3 mars 1704, à Versailles

Madame la duchesse d'Orléans ira à Saint-Cloud ou à sa ménagerie de Sèvre [sic].

Tome 10, p. 16

17 mai 1704, à Versailles

Le roi, se promenant dans son jardin à midi auprès d'un pavillon des globes.

Tome 10, p. 29

31 mai 1704, à Versailles

M. le duc de Mantoue vint ici l'après-dînée et vit le chenil et les écuries du roi ; il alla ensuite voir la Ménagerie et Trianon.

Tome 10, p. 58

29 juin 1704, à Versailles

M. de Chamlay a des nouvelles, par des correspondants qui lui en ont toujours mandé de véritables, que les mécontents de Hongrie, sous les ordres du comte Forgatsch, ont défait l'armée de l'empereur commandée par le général Heister, qu'il y a eu trois mille hommes tués sur la place, qu'on avoit brûlé près de Vienne une maison dont l'empereur avoit fait sa ménagerie et que la consternation étoit plus grande que jamais à Vienne.

Tome 10, p. 90-91

8 août 1704, à Marly

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal du marquis de Dangeau



Le roi fut encore assez incommodé la nuit, cela ne l'empêcha pas de se promener le matin et l'après-dinée, et même il fit maigre, quoi que lui pût dire M. Fagon. Madame la duchesse de Bourgogne et madame de Maintenon le suivirent l'après-dinée à la promenade, et il leur fit voir les globes avec tous les ornements qui les environnent et qui sont très-magnifiques. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry coururent le cerf avec les chiens du roi dans la forêt de Saint-Germain et au retour Monseigneur fit manger avec lui les courtisans qui avoient eu l'honneur de le suivre à la chasse. Le soir il y eut musique, et il y en aura tous les jours, quoiqu'aux voyages un peu longs on a accoutumé de n'en avoir que de deux jours l'un. Pendant que le roi étoit au globe terrestre, le roi nous apprit les nouvelles qu'il venoit de recevoir de M. le comte de Toulouse, qui lui mande de Barcelone, du 1^{er} de ce mois, que la flotte des ennemis est entrée dans la Méditerranée du 17 juillet ; les dernières nouvelles qu'il en a sont qu'elle étoit à la hauteur de Malaga, qu'il alloit mettre à la voile pour les chercher et tâcher à les combattre. L'arrivée de M. le comte de Toulouse a été très-nécessaire à Barcelone, où il y avoit beaucoup de dispositions à une révolte, et le vice-roi a fait mettre en prison beaucoup de gens qui étoient mal intentionnés. On ne sauroit douter que le dessein des ennemis, en entrant dans la Méditerranée, ne fût pour venir soutenir cette révolte.

Tome 10, p. 94

12 août 1704, à Marly

Le roi d'Angleterre, messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry, les princesses et beaucoup de dames angloises et francoises étoient à table. La reine d'Angleterre ne s'y mit point, et le roi la mena au pavillon des globes, où le roi d'Angleterre et madame la duchesse de Bourgogne les rejoignirent après la collation, et achevèrent de faire le tour du jardin avec eux.

Tome 10, p. 271

4 mars 1705, à Versailles

Le roi se promena l'après-dinée dans les jardins, où il fait planter des arbres d'une grosseur prodigieuse qu'on transporte avec une machine nouvelle.

Tome 10, p. 337

30 mai 1705, à Versailles

Après vêpres le roi s'enferma avec le P. de la Chaise et lit la distribution des bénéfices. L'abbaye de Boheries a été donnée à l'abbé Fagon, qui remet l'abbaye de Chartrices, que le roi donne à l'abbé du Rozel.

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal du marquis de Dangeau



Tome 10, p. 410

2 septembre 1705, à Meudon

M. l'évêque de Nevers [fils d'Edouard Vallot, premier médecin de Louis XIV] mourut à Paris ; le roi lui avoit nommé un coadjuteur ces jours passés ; ce pauvre évêque étoit tombé en enfance. Il a laissé deux abbayes, dont l'une, qui s'appelle Nogent- sous-Coucy et qui vaut bien 2,000 écus de rente, est de l'apanage de M. le duc d'Orléans.

Tome 11, p. 58-59

19 mars 1706, à Meudon

M. d'Andrezel, qui sert d'intendant dans l'armée de Lombardie, a l'agrément du roi pour acheter la charge de secrétaire du cabinet que M. de Châteaurenard veut vendre*.

[...] [Note de Saint-Simon sur Daquin, p. 390 :]

Châteaurenard étoit un président en la chambre des comptes dont tout le mérite consistoit à être fils de Daquin, et qui, depuis que ce premier médecin fut chassé, eut défense de paroître pendant longtemps, puis fut souffert dans les galeries de Versailles, et qui prit enfin son parti de vendre une charge qui ne lui pouvoit servir à rien qu'à essuyer des mépris. Un autre auroit eu de quoi se consoler avec son bien comme il le fit, mais beaucoup plus par une très-belle femme qu'il avoit, et encore plus vertueuse, pieuse, estimée et de beaucoup d'esprit et de sens. Il acheva une longue vie dans une parfaite obscurité. D'Andrezel étoit fils de Picou, commis de M. Colbert. C'étoit un garçon d'esprit et orné, et qui valoit mieux que ce qu'il étoit. Ces Picou avoient autrefois fait leur fortune dans la maison du garde des sceaux de Châteauneuf, à qui ils avoient été.

Tome 11, p. 85-86

26 avril 1706, à Versailles

M. Langlois, maître d'hôtel du roi, est mort ; il avoit 50,000 francs de brevet de retenue sur sa charge, que le roi a donnée à M. Maréchal, son premier chirurgien, pour la vendre ; il la vendra plus de 100,000 francs ; ainsi il aura plus de 50,000 francs. Il a conseillé à Maréchal de ne point donner cette charge à ses enfants, lui disant de ne point songer à les pourvoir, parce qu'il auroit soin lui-même de leur fortune.

Tome 11, p. 100

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal du marquis de Dangeau



12 mai 1706, à Marly

Le roi, après son lever, s'amusa quelque temps à regarder l'éclipse, qui fut très grande, [avec] Monseigneur, madame la duchesse de Bourgogne, tous les princes et toutes les dames. Monseigneur le duc de Bourgogne avait fait venir de l'observatoire de Paris le jeune Cassini et le jeune la Hire avec tous les instruments propres à l'observer ; mais dès que le roi fut entré au conseil, il l'y suivit et laissa les astronomesachever leurs supputations.

Tome 11, p. 192

28 août 1706, à Meudon

Monseigneur le duc de Bourgogne alla dîner à l'archevêché chez le cardinal de Noailles ; il alla faire ses prières à Notre-Dame et puis à Sainte-Geneviève, ensuite à la Sorbonne, où il fut reçu par l'archevêque de Reims, proviseur de cette maison, qui lui fit voir l'église et la bibliothèque ; monseigneur le duc de Bourgogne alla ensuite au Jardin Royal des simples et puis revint ici.

Tome 11, p. 225

7 octobre 1706, à Versailles

L'électeur de Cologne alla l'après-dînée en gondole à Trianon et à la Ménagerie.

Tome 11, p. 236

25 octobre 1706, à Versailles

Le roi a donné à Maréchal, son premier chirurgien, la survivance de sa charge pour son fils, qui travaille dans les hôpitaux de l'armée de Flandre.

Tome 11, p. 278-280

8 janvier 1707, à Versailles

Madame la duchesse de Bourgogne accoucha d'un prince à sept heures trois quarts ; elle ne fut pas malade plus d'une heure. [...] On a choisi M. Dodart, le fils, pour premier médecin de monseigneur le duc de Bretagne, et pour sa nourrice une bonne paysanne de Picardie.

Tome 11, p. 320

16 mars 1707, à Versailles

Monsieur Duchêne, premier médecin de monseigneur le duc de Bourgogne, est mort âgé de quatre-vingt-onze ans.

Tome 11, p. 348

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal du marquis de Dangeau



20 avril 1707, à Versailles

L'abbé Gallois est mort à Paris ; il étoit un des quarante de l'Académie françoise et un des dix honoraires de l'Académie des sciences.

Tome 11, p. 357

29 avril 1707, à Versailles

Le maréchal de Coevres [Victor-Marie d'Estrées] fut choisi, il y a quelques jours, pour remplir la place d'académicien honoraire que le maréchal de Vauban avoit à l'Académie des sciences.

Tome 11, p. 389

9 juin 1707, à Versailles

Madame la duchesse de Bourgogne alla à Saint-Cyr et puis elle alla voir dans le grand parc un endroit où madame la duchesse d'Orléans veut faire bâtir une Ménagerie.

Tome 12, p. 3

4 novembre 1707, à Marly

Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins, où il fait beaucoup planter

Tome 12, p. 9

14 novembre 1707, à Versailles

Il y a quelque temps que le premier médecin du roi d'Espagne, qui étoit Francois, mourut. Le roi d'Espagne écrivit au roi pour le prier de lui en renvoyer un autre. Le roi ordonna à M. Fagon de lui en choisir un, le plus habile qu'il pourroit et le plus sage. M. Fagon a choisi... [sic], qui a pris congé du roi, après sa médecine. Le roi lui recommanda de ne se mêler de rien au monde que des choses de sa profession.

Tome 12, p. 21

30 novembre 1707, à Versailles

Monseigneur le duc de Bourgogne observa à l'entrée de la nuit, avec M. Cassini le fils, une comète qui paroît depuis deux jours, qui fait trois degrés par jour s'approchant du septentrion. Monseigneur le duc de Bourgogne est savant en astronomie comme en beaucoup d'autres choses.

Tome 12, p. 69

29 janvier 1708, à Versailles

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal du marquis de Dangeau



Poisson, premier médecin de monseigneur le duc de Bourgogne, mourut ici. Cette charge vaut 13 ou 14,000 livres de rente ; et le roi l'a donnée à Dodart, qui étoit premier médecin de monseigneur le duc de Bretagne ; cet emploi ne vaut que 7, 000 livres de rente.

Tome 12, p. 279

6 décembre 1708, à Versailles

Bourdelot, premier médecin de madame la duchesse de Bourgogne, est très dangereusement malade ; cette princesse, qui a beaucoup d'amitié pour lui, a demandé au roi un brevet de retenue sur une charge qu'il a conservée de médecin ordinaire du roi, qui lui avoit coûté 20,000 écus. Il avoit déjà 10,000 écus de brevet de retenue dessus ; le roi a accordé à madame la duchesse de Bourgogne les 10,000 autres. Cette princesse a fait une chose extraordinaire pour lui, car elle s'est fait une loi de ne point demander de grâces au roi, qui seroit très-disposé à lui en accorder.

Tome 12, p. 292

21 décembre 1708, à Versailles

Le fils de M. Fagon, premier médecin du roi, achète une charge de maître des requêtes de M. d'Ormesson qui demeurera dans son intendance. Autrefois on ne gardoit point les intendances quand on n'étoit plus maître des requêtes, et quand même on faisoit un maître des requêtes conseiller d'État, on le rappeloit de l'intendance ; mais on a changé ces coutumes-là.

Tome 12, p. 357

14 mars 1709, à Versailles

On parle toujours fort de paix ; c'est à M. de Torcy seul des ministres à qui on en rend compte. On ne s'adresse point à M. de Chamillart pour cela, et par là les choses sont remises dans l'ordre ; car ces négociations-là dépendent de la charge de M. de Torcy, secrétaire d'État des étrangers*. M. de Bergeyck est revenu à Mons, et M. Rouillé continue son voyage, et on ne dit point dans quel lieu il va conférer avec les députés de Hollande.

[Note de Saint-Simon]

*C'étoit pitié que le besoin pressant et le désir extrême de la paix. Chamillart s'en étoit mêlé tant qu'il avoit pu à l'insu, puis en cachette de Torcy, de concert avec le roi, jusqu'à y avoir employé le médecin Helvétius, qu'il envoia en Hollande sous prétexte d'aller voir son père : cet homme avoit de bons remèdes, mais nulle aptitude à

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal du marquis de Dangeau



négocier, et ces manières de traiter ne servoient qu'à montrer la foiblesse à faire roidir les alliés et à leur faire demander en riant si Torcy et Chamillart, qui , souvent sans le savoir se barroient l'un l'autre, servoient des maîtres différents. Chamillart, à qui rien n'avoit réussi et qui commençoit fort à déchoir, ne put soutenir ces négociations indirectes, et le roi, lassé de leurs inconvénients, voulut enfin qu'il ne s'en mêlât plus.

Tome 13, p. 168

31 mai 1710, à Marly
[Note de Saint-Simon]

[...] L'amitié invariable de M. le duc d'Orléans pour M. de Cambray et un commerce de science avec le duc de Chevreuse les lui avoient parfaitement acquis [...]

Tome 13, p. 301

17 décembre 1710, à Versailles

Il y a ici depuis plusieurs jours un homme qui prétend faire de l'or. Boudin, premier médecin de Monseigneur, le fait travailler chez lui à la ville. Il est très bon artiste, à ce qu'on prétend, mais personne pourtant n'est persuadé qu'il réussisse ; mais on ne hasarde rien, car on ne lui donne point d'argent.

[Note de Saint-Simon]

* Boudin, de figure comme de nom, étoit fils d'un apothicaire du roi, qui se fit médecin, et qui avoit tout l'esprit, l'agrément et l'ornement d'esprit qu'il est possible d'avoir ; la débauche et le libertinage pareil, d'excellente et de très divertissante compagnie, et qui par-là s'étoit fourré avec M. le Duc, M. le prince de Conty, et la meilleure et la plus trayée compagnie de la cour en hommes et en femmes, gâté aussi à merveille par eux, et insolent et impertinent à l'excès ; mais on lui passoit tout et c'étoit la mode. Avec cela il étoit dangereux, par hardiesse, par étourderie, pour se refuser peu de chose. Il insolenta un jour cruellement le maréchal de Villeroy, et dans ses plus beaux jours, dans le caveau de Monseigneur, qui étoit un arrière-cabinet où il couchoit les hivers à Versailles, et il n'en fut autre chose. C'étoit à qui l'auroit, les jeunes en leurs parties, les vieux à dîner, à souper. Il s'étoit fort appliqué à son métier, et il étoit parvenu à faire tout ce qu'il vouloit de Fagon, le roi et le tyran de la médecine, et qui étoit à merveille avec le roi et madame de Maintenon ; il ne laissoit pas de savoir à qui il avoit affaire, et les ministres mêmes le ménageoient. Devenu homme initié dans les intrigues de la cour, il abandonna fort la pratique ; il avoit une curiosité infinie de toutes

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal du marquis de Dangeau



sortes de remèdes et de secrets, ne rebutoit point les empiriques comme font tous les médecins, souffloit volontiers, et se moquoit de soi-même, le plus plaisamment du monde, de sa folie à chercher la grande œuvre. Il y avoit été attrapé nombre de fois, et en faisoit des contes, ainsi que de ses frayeurs, qui étoient des farces les plus comiques, et qu'il racontait très plaisamment ; c'est cette curiosité qui lui fit rechercher ce faiseur d'or et y employer l'autorité, dont il fut la dupe enfin comme il l'avoit déjà été souvent, et qui ainsi que les précédents lui coûta bien de l'argent, quoiqu'il aimât fort à en amasser, et qu'il n'en négligeât pas les moyens que la faveur lui pouvoit faire naître.

Tome 13, p. 310

28 décembre 1710, à Versailles

Le roi a donné la charge de premier médecin de monseigneur le duc de Berry à Carelière, médecin en réputation à Paris, et pour premier médecin de madame la duchesse de Berry un nommé Doutet, qui a déjà une charge de médecin ici.

Tome 13, p. 422

11 juin 1711, à Marly

Le Dauphin et la Dauphine, après le souper du roi, allèrent se promener dans les jardins et furent longtemps au globe céleste, où ils se firent expliquer beaucoup de choses savantes. Le Dauphin aime extrêmement ces connaissances-là ; il en a même déjà beaucoup ; l'abbé de Polignac étoit avec eux et mêla beaucoup d'agrément à un profond savoir.

Tome 14, p. 38

10 décembre 1711, à Versailles

Le Roi alla à Marly, et s'y promena jusqu'à la nuit, malgré le vent effroyable qu'il fit. La plaie de M. le comte de Toulouse est entièrement fermée. Il a fait de grands présents aux médecins et aux chirurgiens qui ont assisté à son opération ; il donne 10,000 écus à Maréchal, qui faisoit quelque difficulté de recevoir une si grosse somme mais le roi lui a commandé de la prendre. Quand Maréchal l'eut taillé, M. Fagon voulut lui donner 2,000 écus, que Maréchal ne voulut pas recevoir ; le roi loua leur procédé à tous deux, et dit que c'étoit à lui d'en faire la dépense, et lui fit donner une ordonnance de pareille somme.

Tome 14, p. 112

16 mars 1712, à Versailles

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal du marquis de Dangeau



Le roi donne 10,000 francs de pension à Duchesne, premier valet de chambre de M. le Dauphin-Bourgogne ; 5,000 francs à Bachelier, premier valet de garde-robe, et 9,000 francs à Dodart, premier médecin.

Tome 14, p. 225-226

17 septembre 1712, à Versailles

M. Cassini * est mort depuis quelques jours à Paris, âgé de quatre-vingt-six ans ; c'étoit le plus grand astronome de nos jours, et peut-être le plus grand qui ait jamais été. Il avoit fait beaucoup de découvertes fort utiles pour la navigation. Il étoit de l'Académie des sciences, et avoit de grosses pensions du roi. Il avoit épousé une femme fort riche, et laisse un fils fort habile aussi dans l'astronomie.

[Note de Saint-Simon]

* M. Colbert, qui vouloit faire fleurir les sciences et les arts, et qui avoit fait bâtir au roi l'Observatoire à Paris, attira plusieurs savants des pays étrangers par de grosses pensions Cassini étoit dans la première réputation pour l'astronomie et fleurissoit à Bologne sa patrie, quand M. Colbert le fit venir avec sa famille. Il soutint grandement sa réputation en Europe, et demeura toute sa vie à l'Observatoire, qu'il gouvernoit. À sa mort, son fils eut sa place, qu'il remplit encore avec presqu'autant de réputation que son père, en France et dans les pays étrangers, que leur modestie et leur probité a fort rehaussée. Le P. Cassini, capucin prédicteur du pape, que Clément XI, Albani, fit cardinal en 1712, étoit de cette famille, parent éloigné de l'astronome.

Tome 14, p. 241

13 octobre 1712, à Versailles

Le roi établit par lettres patentes une académie à Bordeaux, qui sera pour les belles-lettres et pour les sciences. Elle sera composée de vingt académiciens, tous gens de ce pays-là, et il y aura vingt autres places pour des honoraires ou des agrégés qui pourront être de tous pays. C'est le duc de la Force qui a demandé au roi l'établissement de cette compagnie à Bordeaux, et il en sera le protecteur, comme le cardinal d'Estrées l'est de celle de Soissons et moi de celle d'Arles, qui sont établies depuis longtemps.

Tome 14, p. 267

19 novembre 1712, à Marly

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal du marquis de Dangeau



Le roi fait accommoder les pavillons du côté des hommes comme ceux du côté des femmes ; cela donne dix logements de plus, et l'on ôte les globes des deux derniers pavillons, où dans chacun il y aura quatre logements, et du côté des communs il y aura dix logements nouveaux, si bien qu'il y aura vingt-huit logements d'augmentation ici.

Tome 14, p. 369

22 novembre 1712, à Versailles

Le roi, après la messe, tint le conseil d'État comme à son ordinaire ; il alla au sermon l'après-dînée et ensuite à Trianon. Il vit sur le canal l'épreuve d'un nouveau pont de bateaux qui fut dressé en onze minutes, et sur lequel il fit passer et repasser trois cents hommes ; c'est un pont de l'invention d'un ingénieur nommé... Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon.

Tome 15, p. 189

9 juillet 1714, à Marly

Madame la Duchesse et les princesses ses filles vont tous les soirs se baigner à la rivière, en deçà de la machine [de Marly].

Tome 15, p. 411

3 mai 1715, à Marly

Le roi se leva un peu de meilleure heure qu'à l'ordinaire, et avant que d'aller à la messe il s'arrêta dans le jardin à neuf heures pour voir l'éclipse. Presque toutes les dames étoient dans le jardin dès huit heures, et Cassini y étoit venu de l'Observatoire, et avoit apporté des lunettes et tout ce qui est nécessaire pour bien faire voir l'éclipse.

Tome 15, p. 447

5 juillet 1715, à Marly

Depuis quelques mois on a reçu à l'Académie des sciences deux étrangers considérables pour associés, qui sont le duc d'Escalona, que l'on appelle souvent le marquis de Villena, et M. de Marsigli, qui est général des troupes du pape. Depuis que cette académie est établie, il y a toujours eu des étrangers associés, et, quand il y avoit un de ces associés morts, on nommoit au roi deux sujets pour remplir la place. Il n'y avoit qu'une place vacante ; on proposa ces deux sujets au roi. Il trouva que leur réputation étoit si grande qu'il voulut qu'on les prît tous deux ; ainsi il y a un associé plus qu'à l'ordinaire.

Tome 15, p. 449

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal du marquis de Dangeau



10 juillet 1715, à Marly

Le roi tint le conseil d'État, qui dura jusqu'à une heure et demie ; il dina chez madame de Maintenon, et alla tirer en sortant de table. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. Monseigneur le Dauphin vint ici au lever du roi ; il se porte mieux que jamais. Il croit beaucoup, et parle avec une grâce et une justesse étonnantes ; il sait beaucoup de choses pour son âge, et surtout la géographie, où il s'applique avec grand plaisir.

Tome 16, p. 49

13 août 1715, à Versailles

[Note de Saint-Simon]

Marly est devenu ce qu'on le voit encore, tout dépouillé qu'il est depuis la mort du roi, et par les forêts toutes venues et touffues qu'on y a apportées en grands arbres de Compiègne et de bien plus loin, sans cesse, et les vastes espaces de bois épais et d'allées obscures subitement changées en immenses pièces d'eau, puis remises en forêts à n'y pas voir le jour dès le moment qu'on les plantoit, en bassins changés cent fois, en cascades de même, à figures successives et toutes différentes, en séjours de carpes, ornées des dorures et des peintures les plus exquises, à peine achevées, rechangées et rétablies autrement, et cela une infinité de fois ; la célèbre machine à château à part, avec ses aqueducs et tous ses nombreux réservoirs uniquement consacrés à Marly, sans plus porter d'eau à Versailles.

Tome 16, p. 132 et suivantes

28 août 1715, à Versailles

Il y a eu une si grande dispute entre les médecins et les courtisans pour savoir si on continuerait ou non à donner ce remède, que M. le duc d'Orléans a été appelé pour en décider. Il a fait entrer cette espèce de charlatan [un provençal nommé Brun] dans la chambre du roi et lui a fait tâter son pouls ; après quoi, il a été résolu que puisqu'il n'y avait plus d'espérance de sauver le roi, on donnerait encore cet élixir pour le soutenir quelques heures de plus.

Tome 16, p. 205

7 octobre 1715, à Vincennes

M. le duc d'Orléans fut harangué par l'Académie françoise ; l'abbé de Dangeau, directeur, porta la parole. M. d'Antin fera ce que faisoit M. de Pontchartrain pour les académies, hormis pour celle des sciences, dont M. le duc d'Orléans se réserve le soin ; il nous dit même

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal du marquis de Dangeau



qu'après sa régence il prieroit le roi de lui laisser ce soin-là, et que ce seroit un de ses amusements dans sa vieillesse.

Tome 16, p. 241

20 novembre 1715, à Vincennes

Il y eut conseil de régence le matin, et puis M. le duc d'Orléans, qui avoit couché ici, retourna à Paris. L'après-dînée il donna audience dans sa petite galerie à l'Académie des Sciences en corps, qui ne l'avoit point encore salué depuis sa régence parce qu'elle étoit en vacance ; on le remercia de la protection particulière qu'il donne à cette compagnie, dont il s'est réservé le soin, et en même temps on lui rendit compte de l'élection qu'on venoit de faire du cardinal de Polignac pour remplir la place d'honoraire, vacante par la mort du fameux P. Malebranche.

Tome 16, p. 377

11 mai 1716, à Paris

Le roi alla l'après-dînée se promener au Jardin Royal où M. Fagon est retiré depuis la mort du feu roi, et il donna la collation à S.M., qui se promena beaucoup.

Tome 16, p. 393

10 juin 1716, à Paris

Le roi alla à l'Observatoire, où l'on fit devant lui plusieurs expériences ; celles de l'aimant lui plurent fort et il s'y amusa longtemps.

Tome 16, p. 462

1^{er} octobre 1716, à Paris

M. le duc d'Orléans alla l'après-dînée dans le faubourg Saint-Martin voir un jardin où il y a beaucoup de plantes curieuses et très rares, qui sont élevées et cultivées avec un soin extraordinaire ; ce jardin est à M. Tresson, lieutenant général de l'artillerie, fort estimé.

Tome 16, p. 463

3 octobre 1716, à Paris

[Note de Saint-Simon]

*D'Effiat étoit petit-fils du maréchal d'Effiat, fils du frère aîné de Cinq-Mars, grand écuyer de France, exécuté à Lyon avec M. de Thou, fils du célèbre historien, et petit-fils du premier président du parlement de Paris. D'Effiat étoit chevalier de l'Ordre et premier

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal du marquis de Dangeau



écuyer de M. le duc d'Orléans après l'avoir été de Monsieur. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit, grand chasseur et fort sobre, mais sans âme et parfaitement scélérat. Il était intimement uni de tout temps avec M. le chevalier de Lorraine, qui gouvernoit Monsieur, à qui son aimable figure avoit donné sur lui un tel empire qu'il le gouverna le reste de sa vie. Madame, première femme de Monsieur, le fit chasser ; il s'en alla à Rome, où, désespérant de sa fortune tant que Madame vivroit, il envoya un poison à d'Effiat, que celui-ci jeta adroitement dans un pot d'eau que les garçons de la chambre de Madame tenoient dans une de ses antichambres à Saint-Cloud dans une armoire, pour l'avoir sous la main pour Madame ; un d'eux y surprit d'Effiat, que le hasard avoit fait trouver seul dans cette antichambre après le dîner, et lui demanda avec émotion ce qu'il faisoit dans cette armoire. D'Effiat, sans s'étonner, lui fit excuse, et dit que mourant de soif, il avoit cherché là un verre d'eau à boire, et fit semblant d'essuyer un verre de quelques-uns qui étoient là, puis entra dans l'appartement. Deux heures après, l'affaire de Madame fut faite. Le roi, outré de la plus sensible douleur, et dans la dernière inquiétude sur Monsieur, envoya chercher secrètement la nuit qui suivit la mort de Madame. [Purnon, premier maître d'hôtel de Madame], qu'il jugea bien avoir été du complot, et se le fit amener par les derrières de son appartement. Dès qu'il le vit : « Regardez-moi bien, lui dit-il, et soyez sûr de la vie, et que vous ne serez jamais recherché si vous me dites tout ; mais si vous me mentez, comptez aussi que vous êtes mort sans ressource. Madame est morte empoisonnée, je le sais ; mais je veux savoir tout le reste. » Il n'y avoit de présents que deux valets affidés et principaux, et un officier des gardes du corps, qui ne l'étoit pas moins, qui avoit amené cet homme. [...]

Appendice, (tome 16, p. 516-517)

Instruction du maréchal de Rosen à son petit-fils [...]

Tâchez de vous perfectionner dans les belles-lettres, langues étrangères, mathématiques et autres sciences propres à vous élever à quelque chose de grand, car on n'épargnera rien pour votre éducation. Rendez-vous aussi adroit au fait des armes, non ; pour vous ériger en bretteur, mais savoir vous défendre dans les occasions.

Tome 17, p. 60

7 avril 1717, à Paris

Madame Fagon, femme du premier médecin du feu roi, est morte au Jardin du Roi ; c'étoit une femme de beaucoup d'esprit, mais fort extraordinaire. Elle étoit toujours malade, et passoit presque toute sa vie à Bourbon, où elle étoit fort honorée ; elle y faisoit beaucoup

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal du marquis de Dangeau



de bien. Elle se croyoit plus grand médecin que son mari, qui étoit reconnu généralement pour le plus grand médecin de France.

Tome 17, p. 85

12 mai 1717,

Le czar alla à l'Observatoire, aux Gobelins et au Jardin du Roi.

Tome 17, p. 95

24 mai 1717,

Le czar alla aux Tuileries de bonne heure, et avant le lever du roi il entra chez le maréchal de Villeroy, et il vit les piergeries de la couronne, qu'il trouva plus belles et en plus grand nombre qu'il ne pensoit ; il dit qu'il ne s'y connoit guère. Il alla ensuite voir le roi, qui de son côté le voulut venir voir chez M. le maréchal de Villeroy ; ils se rencontrèrent en chemin dans un petit cabinet, où ils demeurèrent. Le czar témoigne toujours beaucoup de tendresse et d'attachement pour le roi. Le roi avoit un rouleau de papier à la main qu'il donna au czar en disant : « Voilà la carte de vos États que je vous donne. » Le czar alla l'après-dînée à Versailles, où il demeurera quelques jours.

Tome 17, p. 95-96

25 mai 1717,

Le czar vit Versailles, Trianon et la Ménagerie, et avant l'heure qu'il avoit donnée à M. d'Antin il avoit déjà traversé les jardins à pied et s'étoit embarqué sur le canal.

Tome 17, p. 96

26 mai 1717,

Le czar alla à Marly et à la machine, où il fut fort longtemps.

Tome 17, p. 108

17 juin 1717,

Le czar alla l'après-dînée à l'Observatoire et puis chez le maréchal de Villars, où il soupa ; il viendra demain aux Tuileries prendre congé du roi sans cérémonie, et après-demain le roi ira à l'hôtel de Lesdiguières aussi.

Tome 17, p. 131

18 juillet 1717,

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal du marquis de Dangeau



L'Académie des sciences examine un secret qu'on prétend avoir trouvé de rendre l'eau de la mer aussi bonne à boire que l'eau de fontaine, et sans beaucoup de dépense.

Tome 17, p. 136

25 juillet 1717,

Le Roi alla à Bercy voir un cabinet de curiosité [celui de Pajot d'Ons-en-Bray, cf *le nouveau Mercure*, vol. d'Août, p. 110 à 112].

Tome 17, p. 220

29 décembre 1717,

Madame la duchesse d'Orléans revint hier de Montmartre. Madame alla à l'Opéra dans sa loge, et vit ensuite remonter la machine qui fera la salle du bal et qui est beaucoup plus ornée que l'année passée.

Tome 17, p. 229

12 janvier 1718,

Le czar, qui a été reçu depuis peu à l'Académie des sciences, comme il a témoigné le souhaiter, et qu'on met présentement dans la liste, à la tête de tous ceux qui la composent, va, dit-on, avoir des occupations plus importantes en son pays.

Tome 17, p. 249-250

17 février 1718,

M. le duc d'Orléans, après l'opéra, avoit fait voir à M. de Lorraine remonter la machine qui change la décoration de l'opéra en celle de salle de bal.

Tome 17, p. 265-266

11 mars 1718,

M. Fagon est mort ; c'étoit un homme d'un grand mérite et qui depuis la mort du feu roi, dont il étoit premier médecin, s'étoit retiré au Jardin Royal, où il vivoit fort solitaire, ne voulant pas même voir ses meilleurs amis.

[Note de Saint-Simon]

*On a vu en plusieurs de ces notes quel étoit ce savant médecin et adroit courtisan : il suffira d'ajouter ici que le premier médecin étant l'unique charge qui se perde à la mort du roi, Fagon se retira au Jardin Royal des plantes, qui lui avoit été laissé, et où il avoit un beau logement ; il y demeura fort solitaire dans l'amusement des plantes curieuses et

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal du marquis de Dangeau



rares et des sciences et des belles-lettres, qu'il avoit toujours aimées. Dans cette retraite il se réveilla sur un avenir prochain dont il avoit, toujours paru faire peu de cas en philosophe. Il devint croyant et pénitent, et il finit par une maladie dont il avoit contracté le commencement pour avoir opiniâtrement voulu aller à Noël à la messe de minuit, lui qui à la cour n'y alloit que les fêtes et dimanches, par la force d'une nécessité de bienséance. Il n'a voit que deux fils, l'un conseiller d'État et au conseil royal des finances peu après, et qui a aujourd'hui et depuis longtemps d'autant plus de part en leur administration, qu'il en a sagement par deux fois refusé le contrôle général. L'autre, qui a moins d'esprit et de mérite, a celui de ne sortir presque jamais de Vannes, dont il est évêque.

Tome 17, p. 278

30 mars 1718,

M. Poirier, premier médecin du roi, mourut le matin presque subitement La charge vaut près de 40,000 livres de rente ; il y a bien des médecins qui sollicitent. M. le duc d'Orléans a déclaré qu'il ne s'en mêleroit point. Il laisse à M. le duc du Maine et au maréchal de Villeroy le soin de remplir cette place par celui qu'ils en croiront le plus digne. Le maréchal de Villeroy étoit allé à Villeroy ; il n'en est revenu que ce soir, ainsi l'affaire ne sera décidée que demain.

Tome 17, p. 279

1^{er} avril 1718,

M. le duc d'Orléans donne le Jardin du Roi à Chirac et l'exclusion pour la charge de premier médecin à deux d'entre eux qu'on croit deviner*. [...] On dit qu'on choisira M. Dodart** pour remplir la place de premier médecin du roi.

[Notes de Saint-Simon]

** Dangeau coule ici son venin contre le régent le plus imperceptiblement qu'il peut. L'horrible idée de poison étoit toujours l'âme et la ressource des ennemis de M. le duc d'Orléans, et le maréchal de Villeroy faisoit d'indignes et de publiques parades de ses vaines précautions à cet égard. Boudin, premier médecin de feu Monseigneur, puis de madame la Dauphine, mère du roi, livré à la cabale alors régnante, dont il attendoit sa fortune, s'étoit lâché en propos les plus énormes. Ce qui restoit de très-actif de la même cabale l'avoit voulu premier médecin du roi, et n'osoit le proposer. M. le duc d'Orléans aussi n'y vouloit pas Chirac, qui étoit le sien, et dont l'attachement au régent auroit excité trop de cris contre son choix, et voilà les deux exclus que Dangeau veut faire

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal du marquis de Dangeau



entendre. Chirac, dont l'avarice avec de grands biens étoit de beaucoup supérieure à son arrogance, qui étoit pourtant extrême, et à sa capacité, qui de l'aveu de tous ses confrères le rendoit le prince de la médecine, Chirac, dis-je, vint pour la première et seule fois de sa vie trouver le duc de Saint-Simon, et implorer sa protection pour obtenir du régent le Jardin du Roi. Il lui en exposa le désordre et la nécessité de le rétablir, ses connoissances et son goût pour le faire et le bien entretenir, les facilités pour cela que lui donneroit sa place auprès du régent, et appuya surtout qu'ayant du bien de reste, il ne pouvoit être soupçonné de n'y pas dépenser tout ce qu'il en retireroit, et sans comparaison plus qu'aucun autre à qui on le pourroit donner. Ces raisons touchèrent le duc, et il le lui obtint. Onques depuis il n'a ouï parler de Chirac. Cet homme si passionné des plantes, et qui devoit tant mettre du sien pour le bien public à ce jardin si utile et si curieux, n'y mit jamais une obole, en tira plus que la quintessence etacheva de le ruiner.

** Dodart, premier médecin du père du roi, fut fait premier médecin, beaucoup moins pour sa capacité que pour la sagesse de sa conduite, son éloignement de toute cabale, et la douceur de son esprit et de ses mœurs. Homme de bien d'ailleurs, et fort désintéressé. Il étoit fils de ce Dodart, médecin des princes et princesses de Conty, Martinuzzi et fille du roi, célèbre par sa vaste littérature et plus recommandable par sa rare et solide piété, et par sa liaison avec le fameux Port-Royal des Champs auquel il demeura attaché toute sa vie, mais avec tant de sagesse que le roi, qui mouroit d'envie de le chasser n'en put jamais trouver de prétexte. C'est lui, qui n'étant pas encore connu de vue de la comtesse de Gramont, élevée et grande amie de Port-Royal, se trouva près d'elle à la chapelle, après la lin du salut, la tête dans un pilier. Il avoit quatre méchants cheveux verts sur une tête chauve, un mauvais habit gris tout usé, avec de gros linge uni ; une physionomie hâve, maigre, exténuée, gersée comme un homme qui meurt de faim et de froid. La comtesse, le prenant pour un pauvre honteux, le tire par la manche et lui présente doucement un écu. Dodart s'incline et se retourne. La comtesse le tire encore toujours avec son écu et le presse de le prendre ; Dodart sourit et dit qu'il n'en a pas besoin, et que ce seroit donc pour le donner à un autre. « Tenez, tenez, bonhomme, ne faites point tant de façons, insista la comtesse, on ne nous voit point et je vous le donne de bon cœur. — Madame, lui répondit enfin humblement Dodart, je suis Dodart, j'ai l'honneur d'être le médecin de madame la princesse de Conty ; je ne vous suis pas moins obligé de votre bonne volonté. » A ces mots, la comtesse fut confondue ; ils se connurent depuis et furent amis. C'étoit un saint, très-aimable et de beaucoup d'esprit, de douceur et d'agrément dans la conversation, qui savoit mille choses outre les sciences, qui avoit toute la confiance de madame la princesse de Conty, surtout dans les derniers temps, indépendamment de médecine, assez médiocre médecin, disoit-on partout, dans la

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal du marquis de Dangeau



pratique, quoique très-savant en théorie, qui menoit une vie pauvre, pénitente et le plus qu'il pouvoit solitaire et cachée, et qui avec cela avoit une considération infinie à la cour.

Tome 17, p. 281

2 avril 1718,

Conseil de régence l'après-dînée. Dodart fut déclaré premier médecin du roi.

Tome 17, p. 293

20 avril 1718,

Le fameux La Hire, un des plus grands astronomes de l'Europe mourut à l'Observatoire, âgé de près de quatre-vingts ans et jouissant jusque-là d'une parfaite santé ; il étoit de l'Académie des sciences.

Tome 17, p. 320

7 juin 1718,

On travaille à faire un canal de Marseille à Lyon, et on a publié un avertissement pour tous ceux qui voudront prendre des actions sur ce canal. C'est M. Crozat qui reçoit les souscriptions pour Paris ; il y a aussi des bureaux à Lyon, à Marseille et à Avignon.

Tome 17, p. 439

18 décembre 1718,

Le duc de la Force fut élu hier à l'Académie des sciences, à la place de l'abbé de Louvois, qui étoit un des douze honoraires.

Tome 17, p. 474

8 février 1719,

Maréchal, premier chirurgien du roi, avoit obtenu depuis plusieurs années la survivance de sa charge pour son fils, et ce fils vient de s'accommoder de cette survivance avec La Peyronie, chirurgien en grande réputation, qui donne à M. Maréchal père, 40 000 francs, et à Maréchal fils, 1 000 écus de pension ; on donne un brevet de retenue à La Peyronie de 2000 écus.

Tome 18, p. 36

22 avril 1719,

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal du marquis de Dangeau



On a donné une pension de 1,000 écus à M. de Béthune qui travaille depuis longtemps à une machine pour trouver les longitudes, que M. le duc d'Orléans a vue et approuvée, et beaucoup de gens qui s'y connoissent la trouvent fort ingénieusement imaginée.

Tome 18, p. 90

22 juillet 1719,

Le roi alla à trois heures et demie à l'Académie françoise et ensuite monta à l'Académie des sciences. Le maréchal de Villeroy, qui l'accompagnoit, parla le premier dans ces deux académies et parla avec beaucoup de grâce et de noblesse. Valincour, directeur de l'Académie françoise, fit au roi une manière de harangue, et ensuite la Motte demanda permission de lire des vers ; la harangue et les vers furent fort approuvés. Après cela, le roi voulut voir comment on élisait les officiers et on lui apporta une petite boite à ressorts destinée à cela et que Dacier, secrétaire de l'Académie, fit jouer. À l'Académie des sciences, M. de Torcy, qui est le sous-président (l'abbé Bignon, président, est absent), harangua le roi après que le maréchal de Villeroy eut parlé, et sa harangue, qui fut fort courte, fut fort applaudie. Ensuite, on fit voir au roi quelques expériences qui l'amusèrent fort. Au sortir de ces deux académies, S. M. alla au Palais-Royal voir M. et madame d'Orléans.

Tome 18, p. 180

11 décembre 1719,

M. Law fut élu ces jours passés à l'Académie des sciences en la place du petit Renaut, lieutenant général, un des honoraires, et il y sera reçu mercredi.

Tome 18, p. 181

13 décembre 1719,

M. Law prit sa place d'honoraire à l'Académie des sciences ; cette place étoit vacante par la mort du petit Renaut.

Tome 18, p. 298

4 juin 1720,

Le roi alla entendre le salut aux Filles du Calvaire ; on le mena ensuite à l'Observatoire, et en revenant de là il passa devant la maison où est logé M. le chancelier de Pontchartrain que le maréchal de Villeroy a voit fait avertir, et ce chancelier vint à son carrosse lui faire la révérence et fut charmé des honnêtetés du roi.

Tome 18, p. 311

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal du marquis de Dangeau



29 juin 1720,

[Note de Saint-Simon]

*Il [Saint-Simon] chercha à donner du poids à son avis par la mauvaise satisfaction toute récente qu'il avoit personnellement du prévôt des marchands qui lui avoit brutalement refusé de faire échevin Boulduc, apothicaire du roi, très-distingué dans son métier, et le régent ne le pouvoit ignorer, parce qu'il avoit donné son agrément avant que Saint-Simon l'eût demandé à Trudaine, dont cela ne se passa point sans de vives altercations tant sur le maréchal [de Villeroy] que sur l'autre.

Tome 18, p. 386

Appendices, Mort du roi Louis XIV

[...] Le 1er septembre il fut vu à découvert pendant tout le reste du jour, ayant dans sa chambre des prêtres qui psalmodioient continuellement. Le lendemain son corps [celui de Louis XIV] fut ouvert en présence du duc d'Elbeuf et du maréchal de Montesquieu nommés à cet effet par le Roi ; et, suivant la coutume, on appela aussi à cette ouverture deux médecins de la Faculté de Paris et deux chirurgiens de la communauté de Saint-Cosme, outre le premier médecin et tous les autres médecins et chirurgiens du roi.